

VERONIQUE HIELARD

*J'ai
demandé
à la lune*

Roman



Véronique Hielard

J'ai demandé à la lune

© Véronique Hielard, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4255-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustration Muriel Estrade

@ illus_traits

Du même auteur

Il est temps pour elles, 2021

Là où la vie t'attend, 2022

« La vérité d'un homme, c'est d'abord ce qu'il cache »

André Malraux

PROLOGUE

Plage du Grand Crohot, commune de Lège-Cap-Ferret,

15 mai 2006

—Mamaaan ! Mamaaan !

Y a quelqu'un qui crie. Là, dans ma tête... Il fait tout noir.

Aie, mon œil. Ça brûle... J'appuie, y a de la poudre sous mes doigts, ça roule...c'est du sable.

Je sens du vent, il lève mes cheveux. Et un gros bruit. J'arrive pas à ouvrir l'œil. J'ouvre l'autre juste à moitié.

La mer ! Des grosses vagues, là-bas ! C'est ça, le gros bruit !

C'est pour ça que maman m'a pas entendu.

Je me force pour voir avec mes yeux qui collent. Ça fait mal de frotter, avec le sable. Ah, ça y est, je les vois là, les vagues.

Aie, mon genou. On dirait du bois. Comme Pinocchio. J'arrive pas à me lever, ça fait trop mal. Il a huit ans, en plus, comme moi. On dirait qu'elles sont en bois, mes jambes. Avec des fourmis dedans. Maman va venir, je vais lui dire.

—Maman !

Elles sont grosses, les vagues ! Oh, y a la lune !

—Mam...

Han ! Je me souviens.

Je courais sur le sable. Je les trouvais plus.

Maman, papa et Sophie.

Ils étaient là.

Ils se baignaient là, derrière les vagues.

Adèle, 25 ans, Décembre

Au pied de la cité des Baux de Provence, je suis là, dans cette carrière de lumières, transportée par ce cadre magique.

Les images virtuelles qui se projettent contre les murs de pierre me basculent dans un rythme fou. Les tableaux virtuels s'enfuient en rouleaux magiques sous mes pieds. La nuit étoilée de Van Gogh inonde les murs de la carrière de teintes chaudes, aussitôt chassées par des rouges violents. Je tourbillonne en même temps que mon regard fouille, s'accroche à ces formes qui s'enfuient et me laissent là, dans l'obscurité d'une seconde suspendue.

Dans ces toiles vivantes où la terre devient ciel, les cerisiers en fleurs étendent leurs racines comme des griffes autour de moi. Leurs branches en estampes japonaises rampent au sol, les corbeaux s'échappent des champs de blé comme pour s'agripper à mes cheveux.

Des ombres chinoises dans leurs spectres noirs me rappellent que nous sommes plusieurs, heureux spectateurs à dévorer ce spectacle visuel.

Soudain, sous le regard droit du « père Tanguy », se dessine une silhouette. Mes yeux se bloquent.

Ton profil.

Impossible.

Je le devine d'abord, dans ses contours opaques. Puis il disparaît, s'enfuit dans ce décor violent et se dissout dans la vitalité de ces images qui m'enivrent.

Puis tu apparais à nouveau. Là, contre l'angle aigu de la roche.

Mon âme chavire.

Es-tu réel ?

Tu tournes sur toi-même. C'est toi à présent qui a l'air perdu.

Je te vois. Ton corps se détache des empreintes, alors que dans ma poitrine mon cœur ne bat plus.

Quand la lumière me rend ma main, elle est tendue devant moi. Face au vide.

C'est bien toi ?